

LA COMPAGNIE

TOME 2

L'OMBRE DE LA DÉTENTE



Patrice HUETZ

La Compagnie — L'Ombre de la Détente

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

La Passation

Le Manoir, Canton de Zoug, 11 janvier 1963

La neige tombait sur le jardin quand Heinrich Voss mourut.

Margaret Ashworth se tenait dans le couloir du troisième étage, immobile devant la porte de la chambre du Directeur. Le Médecin venait d'en sortir, son visage impénétrable comme toujours, ses mains rangées dans les poches de sa blouse blanche.

« C'est fini, dit-il simplement. Le cœur a lâché. »

Margaret hocha la tête sans rien dire. Elle savait que c'était faux — ou du moins, pas entièrement vrai. Les cœurs ne lâchent pas par hasard, pas trois mois après la crise des missiles, pas quand on a passé des semaines à manipuler les communications entre Washington et Moscou pour éviter l'apocalypse nucléaire.

« Y aura-t-il une autopsie ? demanda-t-elle.

— Non. Ses instructions étaient claires. Crémation immédiate. Les cendres seront dispersées dans le lac. »

Le Médecin la regarda avec ses yeux de hibou, ces yeux qui avaient vu tant de morts, naturelles et provoquées.

« Vous êtes la Directrice maintenant, dit-il. Voss l'a consigné dans le coffre. L'enveloppe scellée vous attend. »

Margaret ne répondit pas. Elle poussa la porte et entra dans la chambre.

Heinrich Voss reposait sur le lit, les mains croisées sur la poitrine, le visage enfin détendu. La mort lui avait retiré cette tension permanente qu'il portait comme un uniforme — cette rigidité prussienne qui ne l'avait jamais quitté, même dans les moments les plus intimes.

Margaret s'assit au bord du lit et observa cet homme qui avait été son mentor, son adversaire, et parfois son ami. Il avait cinquante-sept ans, mais en paraissait soixante-dix. La guerre, les années de clandestinité, le poids du secret — tout cela s'était inscrit dans les rides profondes de son visage, dans le gris de ses cheveux, dans la cicatrice fine sur sa joue gauche.

« Vous saviez, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Vous saviez que c'était la fin. »

Le silence lui répondit.

Elle se souvenait de leur dernière conversation, trois jours plus tôt. Voss était épuisé après Cuba, vidé par l'effort de maintenir les canaux secrets ouverts, de corriger les erreurs des deux camps, de danser au bord du gouffre nucléaire.

« Nous avons gagné, Margaret, avait-il dit. Nous avons empêché l'impensable. »

« Mais ? »

« Mais rien. C'est tout. Nous avons fait notre travail. »

Elle avait senti qu'il ne lui disait pas tout. Avec Voss, il y avait toujours quelque chose de non-dit, une vérité cachée sous une autre vérité.

« Heinrich... »

Il l'avait regardée avec ses yeux gris-bleu, ce regard qui semblait voir à travers les mensonges, à travers les masques, à travers les âmes.

« Vous êtes prête, avait-il déclaré. Vous l'avez toujours été. Peut-être plus que moi. »

Le Manoir, Canton de Zoug, 12 janvier 1963

Le lendemain matin, Margaret descendit dans les archives.

Le coffre-fort du Directeur se trouvait dans une pièce sans fenêtres, au cœur des sous-sols. Elle connaissait la combinaison — Voss la lui avait donnée un an plus tôt, lors d'une conversation qu'elle avait crue hypothétique.

« Si quelque chose m'arrive, vous saurez quoi faire. »

« Rien ne va vous arriver. »

« Tout finit par arriver, Margaret. C'est la seule certitude dans notre métier. »

Elle fit tourner les molettes, sentit le mécanisme céder, tira la lourde porte.

À l'intérieur, l'enveloppe l'attendait. Épaisse, scellée à la cire, portant les initiales H.W.V. et la date : 5 janvier 1963. Six jours avant sa mort. Quelques semaines après la crise de Cuba.

Margaret brisa le sceau et déplia les feuillets.

À mon successeur,

Si vous lisez cette lettre, c'est que je suis mort. Le cœur, probablement — il me donne des signes depuis des mois. Ou peut-être autre chose. Dans notre métier, les causes de décès sont rarement ce qu'elles paraissent.

Je vous ai choisi comme Directrice de La Compagnie. Ce choix en surprendra certains — vous êtes une femme dans un monde d'hommes, une Britannique dans une organisation sans nationalité, la fille d'un cofondateur dans une structure qui prétend ne reconnaître que le mérite.

Mais je ne vous ai pas choisie malgré ces caractéristiques. Je vous ai choisie à cause d'elles.

Vous comprenez la manipulation mieux que quiconque — vous avez été manipulée par votre propre père depuis l'enfance. Vous savez ce que c'est que de porter un masque — vous l'avez porté dans un monde qui n'acceptait pas les femmes comme égales. Et vous n'avez aucune loyauté nationale — votre seule loyauté est envers La Compagnie elle-même.

C'est exactement ce dont nous avons besoin pour les années à venir.

La Guerre Froide entre dans une nouvelle phase. Cuba l'a prouvé : nous avons failli perdre le monde entier. Mais nous avons aussi prouvé notre valeur. La Compagnie a empêché l'apocalypse. Personne ne le saura jamais — c'est le prix que nous payons.

Votre mission sera différente de la mienne. J'ai construit les fondations. Vous devez les transformer. Le monde change, Margaret. La guerre conventionnelle devient impossible, mais la guerre des idées ne fait que commencer. L'économie devient une arme. La culture devient un champ de bataille. Vous devez adapter La Compagnie à ces nouvelles réalités.

Je vous laisse une organisation solide : 47 agents permanents, 200 contacts dans 30 pays, un capital de 3 milliards de francs suisses. Mais surtout, je vous laisse une idée : que l'équilibre est préférable à la victoire, que le secret est préférable à la gloire, que le doute est préférable à la certitude.

Prenez soin du Jardinier. Il est notre mémoire et notre conscience.

Prenez garde au Conseil. Ils servent La Compagnie, mais ils servent aussi leurs propres intérêts.

Et méfiez-vous de vous-même. Le pouvoir corrompt — même le pouvoir invisible. Surtout le pouvoir invisible.

Une dernière chose : j'ai enterré quelque chose dans le jardin, sous le vieux rosier que Helga a planté la première année. Un carnet personnel, différent du Carnet Rouge officiel. Il contient les vérités que je n'ai jamais pu partager. Peut-être qu'un jour vous aurez besoin de le trouver. Ou peut-être vaudra-t-il mieux qu'il reste enterré à jamais.

C'est votre choix maintenant.

Tout est votre choix.

Heinrich Wilhelm Voss Premier Directeur de La Compagnie

Margaret replia la lettre et la glissa dans sa poche.

Elle resta un long moment dans le silence des archives, entourée par les dossiers de quinze années d'opérations secrètes. L'air était froid, immobile, chargé de secrets.

Puis elle se leva et remonta vers la lumière.

Elle avait une organisation à diriger.

Le Manoir, Canton de Zoug, 13 janvier 1963

Le Conseil se réunit dans la salle de conférence du deuxième étage.

Trois hommes attendaient Margaret autour de la table ovale : le Trésorier, l'Avocat et le Médecin. Ils étaient là depuis le début, choisis par Voss pour leur expertise et leur absence totale de scrupules.

Le Trésorier — Émile Fontaine, un Suisse d'une soixantaine d'années qui avait fait fortune en blanchissant l'argent des nazis avant de blanchir celui de La Compagnie — la regardait avec une curiosité prudente.

L'Avocat — Friedrich Weber, un Autrichien au visage de juriste médiéval, spécialiste des montages juridiques impossibles — semblait réservé.

Le Médecin — dont personne ne connaissait le vrai nom, qu'on appelait simplement « Docteur » — restait impénétrable comme toujours.

« Messieurs, commença Margaret en s'asseyant à la place de Voss, vous connaissez la situation. Heinrich est mort. Ses instructions me désignent comme successeur. »

Silence.

Le Trésorier parla le premier.

« Madame Ashworth — ou devrais-je dire Madame la Directrice — avec tout le respect que je vous dois, cette situation est... inhabituelle. »

« Inhabituelle ? »

« Une femme à la tête de La Compagnie. Ce n'est pas ce que nous avions prévu. »

Margaret le fixa sans ciller.

« Ce que *vous* aviez prévu n'a aucune importance, Monsieur Fontaine. La Compagnie n'est pas une démocratie. Le Directeur

choisit son successeur. Voss m'a choisie. La discussion est close. »

Weber intervint, sa voix de juriste mesurant chaque mot.

« La légitimité formelle n'est pas en question. Mais la légitimité pratique... Les agents, les contacts, les gouvernements avec lesquels nous traitons — accepteront-ils de traiter avec une femme ? »

« Ils n'auront pas le choix. Et ceux qui refusent... » Margaret laissa la phrase en suspens. « Je suis certaine que le Docteur sait comment traiter les problèmes d'acceptation. »

Le Médecin ne répondit pas, mais un sourire imperceptible effleura ses lèvres.

Le Trésorier changea de tactique.

« Et votre père ? Sir Reginald était cofondateur. Certains pourraient penser que cette succession est... népotique. »

« Mon père ne sait même pas que je suis ici. Il croit que je travaille toujours pour le MI6, en poste à Vienne. » Margaret sourit froidement. « Et s'il l'apprenait, il serait furieux. Il a passé sa vie à me protéger de La Compagnie. Il ne comprend pas que c'est précisément pour cela que je suis qualifiée. »

Elle se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Dehors, la pluie avait cessé, et un rayon de soleil perçait les nuages.

« Messieurs, nous venons d'éviter une guerre nucléaire. Le monde continue à tourner parce que nous avons agi. Pas les gouvernements. Pas les services officiels. Nous. C'est la preuve de notre valeur. C'est aussi la preuve que nous devons évoluer. »

Elle se retourna vers eux.

« La Guerre Froide a changé. Elle ne se gagnera pas avec des espions et des coups d'État. Elle se gagnera avec des idées, avec l'économie, avec la culture. Et c'est précisément là que je suis la plus forte. »

Le Trésorier et l'Avocat échangèrent un regard. Le Médecin resta impassible.

« Nous vous suivrons, Madame la Directrice, dit finalement Weber. Mais nous observerons aussi. »

« Je n'attends pas moins de vous. » Margaret retourna s'asseoir.
« Maintenant, passons aux affaires courantes. Le Jardinier doit rentrer de Berlin ce soir. Je veux un briefing complet sur les opérations en cours. Et préparons les funérailles de Voss — discrètes, comme il l'aurait voulu. »

La réunion se poursuivit pendant deux heures.

Quand elle fut terminée, Margaret resta seule dans la salle de conférence, regardant la chaise vide où Voss s'asseyait.

« Je ne vous décevrai pas, murmura-t-elle. Mais je ferai les choses à ma manière. »

Le silence lui répondit.

Dehors, le soleil se couchait sur les Alpes, et une nouvelle ère commençait.